

Histoires de taxi

Chronique du 8 mai 2024

Un procès s'est ouvert hier, mardi 7 mai, opposant les chauffeurs de taxi au gouvernement du Québec. Les premiers reprochent au second d'avoir fait perdre toute valeur à leurs permis en ouvrant le marché des déplacements tarifés à UBER, puis en abolissant purement et simplement les permis de taxi, sans compensation adéquate.

Sujet fort intéressant, mais dont j'attendrai le dénouement juridique avant d'en faire une chronique. À cette antenne, je suis chroniqueur urbanisme et vie urbaine. Je choisis aujourd'hui le second chapeau pour vous présenter une chronique à la fois historique et abracadabrante explorant le monde du taxi.

De 1975 à 1981, durant donc 6 années, j'ai payé mes études en étant chauffeur de taxi à Montréal. Exclusivement de nuit, pour ne plus avoir à souffrir la congestion à partir de 19h00, sauf au cœur du centre-ville. 99 nuits de taxi sur 100 furent d'une désespérante banalité. Le dernier 1 % comprend quelques faits cocasses, dont certains vous paraîtraient bien difficiles à croire. Laissez-moi vous en raconter trois.

Genesis

Il est autour de 10h00 du soir, par une frisquette mais belle soirée de début de printemps, le 1^e avril 1976. Sans client, j'ai lancé ma ligne (je « cruise », lanterneau allumé) sur Sherbrooke, direction Est. L'hôtel Four Seasons (actuel Omni) est situé quelques mètres passé la rue Peel. Soudain, un groom en tenue se précipite au milieu de la chaussée et me fait signe d'emprunter l'accès véhiculaire à l'hôtel, ce que je fais.

Sitôt mon taxi arrêté, le groom, dans un état d'excitation que je ne m'explique pas, me dit de ne surtout pas bouger, que les clients ne tarderont pas. Il ne me donne toutefois aucune information quant à leur identité.

Quelques minutes plus tard, le groom revient, fier comme un paon, suivi de quatre hommes dans la trentaine. L'un s'assoit à l'avant, les trois autres à l'arrière. Le groom accourt à ma fenêtre pour m'inciter à bien traiter ces personnes apparemment illustres.

Le groupe n'allait pas plus loin qu'un bar bien connu du centre-ville... ce qui est toujours une mauvaise nouvelle pour un chauffeur de taxi, qui rêve d'aller 10 fois à l'aéroport la même nuit, nuit après nuit. Mais comme la circulation est dense, le compteur a le temps d'ajouter plusieurs 10 cents à la facture.

L'un des passagers se met à fredonner. Les trois autres enchaînent. Le rythme est assuré par celui qui tape des mains sur la cuvette de la banquette. Je me dis alors : *C'est trop beau pour être des amateurs. J'ai affaire à des professionnels. Mais qui sont-ils ?*

Approchant du bar, celui qui est assis à l'avant entreprend de me faire la conversation. Moi, dans mon peu d'anglais du Lac-Saint-Jean, je réponds tant bien que mal. Tous s'entichent alors d'avoir affaire à un « frenchie ». En un temps deux mouvements, ils m'invitent à finir la soirée avec eux. Je réponds que dois continuer de travailler, que je n'ai même pas encore amassé l'argent de la location de la voiture. Celui assis à l'avant sort alors un billet de 100 \$ US de sa poche et me le tend, accompagné du commentaire : *Is this enough for you ?* ou quelque chose du genre.

Je suis devenu instantanément furax, car j'ai interprété ce propos comme suit : *Tout le monde a un prix. Pour un simple chauffeur de taxi comme toi, 100 \$, c'est sûrement assez. Si donc l'on te dit de nous suivre pour 100 \$, tu nous suis, sans faire d'histoires.* Plus tard dans la nuit, j'ai réalisé qu'il s'agissait probablement d'une mésinterprétation de ma part. Après avoir payé la course, les 4 hommes ont suivi leur chemin, moi le mien.

Plus tard, vers deux heures du matin, j'en suis encore à me demander qui pouvaient bien être ces quatre hommes. Revenant de Verdun, via Atwater, j'attends au feu rouge, au croisement de la rue Sainte-Catherine, face donc au Forum de Montréal. Je lève les yeux vers l'immense panneau illuminé qui annonce les futurs événements. J'y lis **Genesis**¹. *Ah ben Tabar... ! Ce sont eux que j'ai transportés plus tôt dans la soirée.*

Je ne peux pas être sûr à 100 % d'avoir éclairé le mystère. Disons, seulement à 99,9 %.

La peur de ma vie

Le tout se passe par une chaude nuit de juillet, en milieu de semaine. Il doit être 2 heures du matin. Je reviens d'une course payante à Pointe-aux-Trembles, via la rue Notre-Dame. Je roule à quelque chose comme 80-100 km/h. Il faut savoir que dans les années 1970, au milieu de la nuit, quand il n'y avait pratiquement plus aucune circulation en dehors du centre-ville, les policiers ne donnaient pas de contravention aux taxis. Nous n'étions bien sûr pas autorisés à brûler les feux rouges, ou autres dérogations au code de la route vraiment dangereuses, mais la simple vitesse était tolérée.

À la hauteur de Tétreaultville, j'aperçois devant moi une voiture qui roule à vitesse plus raisonnable dans la voie du centre. Je sers à son conducteur un jeu de phares pour l'inviter à se ranger dans la voie de droite. Ce qu'il ne fait pas. Mécontent, je le double par la droite et me rabat assez brusquement devant son véhicule, pour lui faire comprendre que je suis mécontent.

Un peu plus loin, je suis à l'arrêt à un feu rouge. Je vois une grosse Lincoln Continental aux vitres fumées se ranger à ma gauche : *Tiens, c'est probablement l'auto que je viens de doubler*, ai-je le temps de me dire. La vitre côté passager s'ouvre. Comme d'habitude, ma propre vitre, côté conducteur, est également ouverte :

- Un bras sort de la Lincoln, une arme de poing à la main;
- L'arme pointe ma tête, à une quarantaine de centimètres tout au plus;

¹ Alors composé de Steve Hackett (guitare), Phil Collins (chanteur et batteur), Tony Banks (claviers) et Mike Rutherford (basse). Peter Gabriel avait quitté le groupe depuis quelques mois.

- Son détenteur me dit simplement : « *Ne joue pas avec nous, le jeune* ».

Le feu virant au vert, la Lincoln poursuit sa route. Moi, je reste sur place, à trembler comme une feuille au vent. Au bout d'un quart d'heure environ, ayant repris mes esprits, je démarre à mon tour et m'en vais directement rendre mon taxi au locateur : *C'est bien beau l'argent... mais assez d'émotions fortes pour cette nuit.*

La Corvette rouge

On est une nuit de samedi à dimanche, en février. Une faible neige rend les chaussées très glissantes. Pour cette nuit, mon locateur m'a attribué l'une de ses pires voitures, chaussée de pneus arrivés en bout de course. Bref, ça glisse, et pas qu'un peu !

Revenant du Sud-Ouest, je remonte Atwater, dans le but d'aller « cruiser » sur Sainte-Catherine. Soudain, la circulation s'arrête devant moi. Arrive alors ce qui doit arriver : mon taxi glisse, glisse... et emboutit la Corvette rouge que je suivais.

Le choc s'est produit entre 5 et 10 km/h. *C'est assez pour avoir causé des dommages*, me dis-je. Le conducteur de la Corvette et moi sortons de nos véhicules pour évaluer lesdits dommages. À notre surprise à tous les deux, il n'y en a pas trace :

Wow, c'est vraiment impressionnant comme les Corvette ont de bon pare-chocs, dis-je à mon interlocuteur, aussi surpris que moi;

Chacun regagne son véhicule. Fin du premier épisode.

Plusieurs heures plus tard, vers 2 heures du matin, j'ai une course vers Longueuil. Au milieu du pont Jacques-Cartier, la circulation s'arrête brusquement. Rebelotte : je glisse, glisse... et emboutit le véhicule qui me précède, bien qu'à vitesse plus réduite que la première fois. Et c'est là que je réalise que je viens d'emboutir une Corvette rouge :

Bien voyons, c'est impossible. Ça ne peut pas être la même que j'ai déjà heurtée en début de soirée !

Au milieu du pont Jacques-Cartier, il est hors de question de descendre de son véhicule. Le conducteur de la Corvette me fait signe de le suivre. Ce qui ne posait pas de problème puisqu'il prit la sortie que j'avais moi-même l'intention de prendre.

Arrêtés tous deux rue Saint-Laurent, à Longueuil, le conducteur de la Corvette et moi sortons de nos véhicules respectifs.... après bien sûr que je me sois excusé auprès de mon client pour ce léger contretemps :

- Imaginez la tête du conducteur de la Corvette quand il réalisa qu'il avait devant lui le même chauffeur de taxi qu'en début de soirée;
- Et la mienne, devant le constat réciproque.

Il n'y avait bien sûr aucun dommage à aucune des deux autos. En fait, le conducteur de Corvette et moi avons vécu un bref épisode de fraternité, qui s'est conclu par un engagement à acheter chacun un billet de loterie dès le lendemain matin.